

qui traverse le DJ autant que les danseurs : « DJ, c'est donner corps, faire corps, refaire corps. » D'ailleurs, le corps est partout dans cet étourdissant récit : dans la musique, l'amour ou la maladie – les débuts de l'autrice comme DJ coïncidant avec ceux de la pandémie de sida –, mais aussi dans les villes. Sous sa plume, Paris, New York ou Berlin, hauts lieux du clubbing, respirent, transpirent, vibrent, se déploient ou se rétractent comme des organismes vivants.

Mais ce huitième livre, pour l'écriture duquel Anne Garréta a eu le déclic en rédigeant la préface de la récente réédition de *Sphinx* (Gallimard, 2025), est aussi l'autoportrait d'une personnalité singulière, qui cumule les paradoxes. Normalienne, DJ et party girl du temps de sa jeunesse, professeure réputée de

une œuvre atypique et expérimentale.

La question qui irrigue ce livre est double : qu'est-ce qui fait musique, qu'est-ce qui fait littérature ? Les deux procèdent pour l'écrivaine d'une même poétique personnelle

mentale par les contraintes formelles qu'elle met en œuvre – Garréta est membre de l'Oulipo depuis 2000 – ou les sujets abordés qui interrogent souvent les marges. Confessions d'une disc-jockey, DJ est aussi celles d'une romancière qui a toujours refusé la norme. La nuit l'a en effet ouverte au son mais aussi aux mots, elle

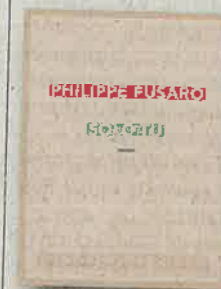
comme le narrateur de la recherche : « (...) j'ai fini par découvrir que les deux côtés (Swann et Guermantes, nuit et littérature) que j'avais crus séparés communiquaient par des chemins multiples ».

De fait, la question qui irrigue ce livre est double : qu'est-ce qui fait musique, qu'est-ce qui fait littérature ? Les deux procèdent pour elle d'une même poétique personnelle fondée sur la séquence : passer un disque puis un autre, c'est « comme composer une phrase, puis une autre et encore une. Balzac ne fait pas autrement ». Quant au remix, figure de style incontournable de l'art du DJ, il est à la musique ce que le roman est à la littérature : « Il ressaisit la totalité préexistante, le corpus de la tradition, de la composition, la démembré et en fait le matériau de la métamorphose en danse. » Ainsi voit-elle dans la

La forme même de DJ, poétique de photos – autoportraits, clichés de femmes aimées, de platines, de collections de cassettes et de stylos-plumes –, ou de reproductions de ses carnets de notes, prend l'allure d'un set où tout est possible. Dans ce récit cohérent et tenu surgit ainsi régulièrement l'inattendu, comme cette liste aléatoire de personnages improbables croisés devant ses platines ou cette fin, à rebours, dans la maison de campagne de ses grands-parents où elle passait son enfance. A coups de phrases nerveuses et pulsatives comme les flashes qui balaient les dance floors, Anne F. Garréta signe un livre inclassable, « nomade, mobile comme un corps qui danse ». ■

DJ. PORTRAIT DE L'ARTISTE EN ANIMALE NOCTURNE, d'Anne F. Garréta, Mercure de France, « Traits et portraits », 256 p., 23,50 €, numérique 17 €.

de Sophie Fusaro, 192 p., 19,50 €, numérique 13 €.



Un homme blessé

Il est sans doute un peu réducteur de dire du roman de Philippe Fusaro, *Solo tu*, qu'il est « joli ». C'est pourtant le mot qui nous vient, spontanément, pour qualifier le charme de ce livre si merveilleusement italien : dans son esprit, son propos, ses paysages. Gianni, son personnage principal, est une sorte de dandy fatigué du début des années 1980, qui passe ses nuits au Piper Club, une petite boîte de Rome où il a ses habitudes : alcool, vague à l'âme, Repetto blanches et cigarettes Vogue. C'est là que survient un soir une femme et un enfant : Carmela lui confie la garde de son petit garçon, Giacomo, le temps d'un concert des Bari Cobras, « le premier groupe punk du sud de l'Italie », où joue son compagnon bassiste. Quelque chose de singulier naît à cet instant, qui va faire passer Gianni de la nuit au jour, de la mélancolie urbaine à la lumière des Pouilles, où la jeune femme l'invite dans une maison au bord de l'Adriatique... Par chapitres brefs et vifs, où la sensibilité ne s'appesantit jamais, dirait-on, au-delà du temps d'une chanson (évidemment italienne), Fusaro dessine avec une grâce un peu fragile – et quelques coquetteries, parfois – l'itinéraire d'un homme blessé : un antihéros de 40 ans, pudique et désabusé, qui doucement se métamorphose, au gré de rencontres qui font aimer la vie au-delà des drames toujours possibles, jamais éludés, mais apaisés par l'évocation bienheureuse de la mer et des amitiés. ■ **FABRICE GABRIEL**
► *Solo tu*, de Philippe Fusaro, éd. Sabine Wespieser, 232 p., 21 €, numérique 15 €.

Lumineuses femmes de la Côte d'Azur

Solaire Chantal Thomas, dans son exploration de six figures féminines que le contact de la Riviera a changées

LANWENN HUON

Qu'est-ce qui fait que l'on sort d'un livre vivifié, revigoré, comme après une rafraîchissante baignade un jour de forte chaleur ? Quels mots, quelles images, quelles idées ont secrètement agi dans notre corps pour que tout entier il se sente prêt à se jeter au-devant du monde ? Telles sont les questions que l'on se pose en refermant *Femmes sur fond azur*, de Chantal Thomas, qui prolonge et enrichit les portraits qu'elle avait rédigés à l'invitation du « Monde des livres » à l'été 2024 – « été d'une extraordinaire floraison de lauriers-roses ». On se demande, oui, comment l'académicienne fait pour donner tant de texture et de vie à ses textes, pour les faire onduler ainsi dans nos têtes, tels de grands draps de soie offerts à tous les vents.

Cela tient peut-être avant tout à sa langue, mobile et rythmique (dans la phrase, les virgules semblent frétiller), qui possède une force d'emportement. Très naturellement, elle nous entraîne à la suite des figures féminines que Chantal Thomas a élues pour nous escorter dans les paysages saturés de bleu de la Riviera, où toutes ont, à un moment de leur existence, déposé leur valise. Ces femmes sont au nombre de six : il y a la cantatrice Sophie Cruevelli, vicomtesse Vigier, la reine Victoria, la chanteuse et peintre Marie Bashkirtseff, les écrivaines Katherine Mansfield et Colette, ainsi que la mère de l'autrice, Jackie.

Leurs trajectoires sont différentes, leurs fins parfois tragiques (deux d'entre elles, Marie Bashkirtseff et Katherine Mansfield, connaîtront des morts précoces), mais elles ont toutes en commun d'avoir su, au contact de la Côte d'Azur, ce « pays de grande lumière », recommencer la vie. C'est-à-dire se réinventer, se relever des pires chutes, s'accrocher à la beauté d'un ciel, d'une fleur, d'un parfum. D'aucuns n'auraient sans doute

retenu de ces vies que les épreuves (morts des êtres chers, maladies, trahisons...), pas Chantal Thomas. Elle n'élude pas ces épisodes où la vie s'amenuise, seulement, ce qu'elle perçoit et souligne, ce sont les élans de résistance, l'énergie folle déployée par ces femmes pour reprendre pied.

Mouvement de compassion

Si elle sait si bien capter cette « farouche volonté de vivre », c'est parce qu'elle fait l'effort d'épouser le mouvement des êtres dont elle explore la vie. « Je ne peux penser à sa jeunesse, à son innocence, à son insolence, si tôt punies, sans partager sa souffrance et son effarement. Sans m'effondrer avec elle », écrit-elle à propos de Katherine Mansfield. Voilà résumée la position de Chantal Thomas vis-à-vis de ses sujets : pas au-dessus, pas en dessous, mais « avec ». Et dans ce mouvement de compassion, elle nous emmène.

Femmes sur fond azur ne saurait cependant se réduire à une série d'évocations biographiques. Chaque parcours, chaque rencontre, est l'occasion de déplier une

réflexion sur nos grands soucis existentiels – l'amour, la liberté, le deuil... –, toujours associée à une perspective féministe. Il y a chez Chantal Thomas une remarquable faculté de nuance : elle est capable de louer la liberté de la reine Victoria, se livrant à l'amour avec passion et véhémence, comme celle de Colette qui, à l'inverse, « se désenvoûte de toute relation duelle, du vertige des duos d'amour ». Et c'est sans doute cela qui émerveille à la lecture de Chantal Thomas : l'incroyable liberté qui gouverne sa pensée. Une pensée vive, aux aguets, toujours prête à saisir les beautés du monde – le scintillement de la mer, le vacillement du jour, le rose d'un ciel. ■

FEMMES SUR FOND AZUR, de Chantal Thomas, Seuil, « Fiction & Cie », 192 p., 19,50 €, numérique 14 €.
Signalons, de la même autrice, la parution en poche d'*Inventer sa chambre à soi*. Virginia Woolf, Colette, Patti Smith, de Chantal Thomas, *Rivages poche*, « Petite bibliothèque », inédit, 112 p., 7,70 €.

